

Cin-écrits

Présences. Écrits sur le cinéma, d'Olivier Assayas, Paris, Éditions Gallimard, 2009, 409 pages

Robert Daudelin

Number 142, June–July 2009

L'amour du cinéma : 24 images a 30 ans!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25065ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

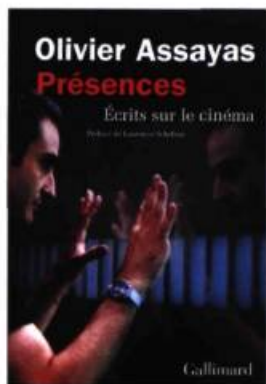
0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daudelin, R. (2009). Review of [Cin-écrits / *Présences. Écrits sur le cinéma*, d'Olivier Assayas, Paris, Éditions Gallimard, 2009, 409 pages]. *24 images*, (142), 44–44.



PRÉSENCES.
ÉCRITS SUR LE CINÉMA
 d'Olivier Assayas, Paris, Éditions
 Gallimard, 2009, 409 pages

Lecteur : Robert Daudelin

On avait presque oublié qu'Olivier Assayas avait eu une activité critique importante : le livre qu'il vient de publier nous le rappelle avec beaucoup de pertinence. Mais il fait beaucoup plus que cela.

D'ailleurs, pour faire le meilleur usage possible de ces quelque 400 pages, on conseillerait volontiers au lecteur de commencer, une fois lue l'excellente préface de Laurence Schifano, par le texte inédit intitulé « Le fil d'Ariane » qui ouvre la seconde partie du livre (« En marge de mes films »). Assayas y revient sur son travail de critique et, plus largement, sur son rapport à l'écriture. Or, quelles que soient les précautions prises par l'auteur, c'est bien à un travail d'écrivain que nous avons affaire – la première qualité du livre étant justement qu'il est écrit. Ainsi lit-on avec autant de plaisir et d'intérêt les lignes lumineuses qu'il consacre à Balthus (dans un texte inédit, « Les images hantées », qui constitue en quelque sorte la pierre de touche du recueil) que les textes également exceptionnels consacrés à Godard en 1983 et en 2006.

Les critiques proprement dites ne sont pas à négliger pour autant. Assayas considère lui-même que celles qui ouvrent le livre sont ses « meilleurs textes, les plus affirmés ». Nous ne pouvons qu'être d'accord avec lui ! L'approche du *Ludwig* de Visconti est d'une grande perspicacité que résume bien la phrase suivante : « ... au soir de sa vie, au moment de s'interroger sur son existence, son œuvre et la finalité de sa pratique du cinéma, il ôte les masques successifs derrière lesquels, film après film, il s'est dissimulé ». Les textes consacrés à Fassbinder (*Querelle*), Skolimowski (*Deep End*) et Scorsese, dont l'injustement sous-estimé *King of Comedy* est ici vu à sa juste valeur, sont tout aussi exceptionnels. On appréciera au passage les flèches décochées au « cinéma de distraction technologique fabriqué à Hollywood » qui envahit la planète et risque de faire oublier la richesse

d'un cinéma beaucoup plus authentiquement « américain » – celui de Fuller, d'une part, et de Cassavetes, d'autre part. Par contre, je n'arrive pas, mais pas du tout, à partager l'engouement d'Assayas pour les films d'Andy Warhol, aussi surfaits que son travail graphique et profondément liés à ce qu'il y a de plus douteux dans le commerce de l'art.

Grand connaisseur du cinéma asiatique, notamment celui de Hong-Kong et de Taiwan, et ayant fréquenté plusieurs de ses figures de proue – il a même signé un « Cinéastes de notre temps » consacré à Hou Hsiao-hsien – il était normal que deux sections du livre, « Asie : horizons retrouvés » et « Ombres chinoises », rappellent les liens privilégiés d'Assayas avec ces cinéastes qui ont littéralement changé la face du cinéma moderne. J'avoue avoir un attachement particulier pour le texte très émouvant consacré à Edward Yang et dans lequel il démontre très clairement l'importance historique de *Yi Yi*.

Cinéaste de l'instant privilégié, Assayas n'hésite pas à affirmer « privilégier mon intuition contre mon raisonnement » et à prendre ses distances, aussi bien par rapport à ses années *Cahiers du cinéma* qu'à la cinéphilie traditionnelle. Et que dire de cette phrase de 2003, empruntée à la préface qu'il rédige alors pour un livre de Thierry Jousse : « ... le cinéma se méfie des idées et il n'a pas tort puisque celles sur lesquelles il se fonde souvent sont si faibles qu'elles ne supporteraient pas d'être véritablement confrontées à d'autres plus fortes, plus modernes, ou tout simplement plus pertinentes ».

Est-il besoin d'ajouter que ce livre, qui surprend sans arrêt, est une excellente occasion de revoir les films du cinéaste et de les redécouvrir? ■

LOUIS DUSSAULT

En 1977, avec Michel La Veaux, il fonde Les Films du Crépuscule. Pendant une quinzaine d'années, la petite compagnie partagera avec Cinéma Libre le marché du cinéma québécois indépendant. C'est ainsi qu'il distribue aussi bien *La cuisine rouge* de Paule Baillargeon et Frédérique Collin que *La guerre oubliée* de Richard Boutet et *Le royaume ou l'asile* des frères Jean et Serge Gagné. C'est à Dussault qu'on doit la ressortie, au milieu des années 1980, de *La maman et la putain* de Jean Eustache, ainsi que la distribution des premiers films de la Française Danièle Dubroux, du Danois Erik Clausen et du Géorgien Mikhaïl Kobakhidzé. Généreux, il aide plusieurs jeunes cinéastes (allant jusqu'à payer la pellicule pour que l'un d'eux puisse tourner), soutenant l'autoproduction du disque *Les derniers humains* de Richard Desjardins et s'alliant fidèlement à Jacques Matte du festival de Rouyn-Noranda. Lorsque Serge Losique lui confie la sélection des films latino-américains du FFM, les résultats sont immédiatement concluants. Quand Dussault a de l'argent, les cinéastes qui l'entourent en profitent. Quand il fait un bon profit en distribuant *Le maître de musique* de Gérard Corbiau, il réagit en achetant un Doillon et un Godard. Passionné avant d'être homme d'affaires, il est contraint de fermer boutique, mais réapparaît sous la bannière K-Films Amérique. Il représente parfaitement le cinéophile politiquement engagé de la décennie 1970. – M.J.